

# LE PERE PEINARD



## Réflexes

## d'un GNIAFF

### PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS  
France

Un an..... 6 fr.  
Six mois..... 3 —  
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS  
Extérieur

Un an..... 8 fr.  
Six mois..... 4 —  
Trois mois..... 2 —

## NUMÉROTAGE POUR L'ABATTOIR

### LES CONSCRITS DE LA SOCIALE

## LIBÉRATION DES CONDAMNÉS DE MONTJUICH



### Leçon aux Conscrits

Si les conscrits avaient deux liards de jugeotte dans la citrouille, la triste fin du troubade Bernard, souffre-douleurs de la gradaille, mort à Epernay après quinze jours de caserne, devrait les porter à ruminer et faire se renfoncer dans leur gargamelle les braillements de délire.

Mais je t'en fous ! Couillons comme la lune et pas plus marioles que des hannetons, les conscrits ne voient dans le tirage au sort qu'une occasion de bombance.

Et ils se paient de la godaille à tire-larigot ! Enrubannés de tricolore, le numéro d'abattoir au capel, ils déambulent en bandes et pèlerinent de bistrots en assommoirs.

Baste ! Rigolera bien qui chantera le dernier.

Dans quelques mois d'ici, pauvres nicodèmes, vous en aurez rabattu et vous ferez moins les farauds. Certes, il vous

arrivera encore de gueuler : « Vive la classe ! » — mais ce coup de gueule aura une signification autre que les braillements que vous poussez aujourd'hui.

C'est votre espoir de libération, votre dégoût de l'esclavage militaire, votre horreur de la discipline que symbolisera ce nouveau : « Vive la classe ! »

Mais, cré tonnerre, il sera trop tard pour renauder, en sourdine, contre un joug que vous aurez accepté, en l'honneur duquel vous vous serez enrubannés !

Que diriez-vous d'un mouton qui s'aviserait de tirer à cul, juste au moment où le boucher va lui couper le sifflet ?

Vous concluriez qu'il s'y prend sur le tard ; combien mieux avisée eût été la bestiole en refusant de se trimballer à l'abattoir, en se cavalant sur les routes, en ne se laissant pas ramener en colonne par les cabots rabatteurs et en bêlant son désespoir à tous les échos.

Ohé, les conscrits — qui demain serez les « bleus ! » — comparez-vous à ce mouton stupide.

Si l'esclavage militaire doit vous enquiquiner demain, vous êtes rudement gourdes en ne manifestant pas, dès maintenant, l'antipathie carabinée que vous avez pour ce cochon de métier.

C'est illico, dès le tirage au sort, que les fistons de la classe devraient s'aligner pour brâiller leur dégoût de la caserne. Ça serait autrement mariole que de se pavaner et de godailler dans les

rues, en étalant l'imbécile satisfaction d'être « bons pour le service. »

Bougres d'andouilles ! On n'est pas truffes à ce point-là !

Sacrés conscrits de malheur, vous êtes donc tellement pochettées que l'effort à faire, pour manifester galbeusement contre le militarisme vous paraît quelque chose de bougrement difficile ?

Erreur ! ce n'est pas la mer à boire et pas n'est besoin que vous vous couronniez des palmes du martyr.

Pour afficher votre opinion, vous pourriez négliger d'affronter la fureur des bêtes féroces — pandores et sergots, — que la gouvernance a éparpillés un peu partout.

Il y a de chouettes manifestances à engrener, — et qui se feraient à la bonne franquette et pourraient même s'assaisonner de quelques verrées.

De la sorte, tous les goûts seraient satisfaits : les rigoleurs y trouveraient leur compte ! Ils s'offriraient un brin de chahut et ce bacchanal aurait la supériorité de rimer à quelque chose et d'aider à foutre en lumière que les nouvelles générations n'en pincent pas pour la caserne.

Déjà, de ci, de là, quelques ribambelles de conscrits s'orientent en conséquence : la semaine dernière j'ai noté la première manifestance des conscrits de la Sociale, cette année, à Saint-Claude ; cette semaine d'autres bons fleux ont fait du fouan à Saint-Denis et à Saint-Ouen.

C'est insuffisant, nom de dieu! les protestations sont noyées dans la quantité des gauleries imbéciles: il faudrait que ces manifestations ne soient pas une exception et deviennent la règle.

Ça devrait être! Et si ça n'est pas, c'est aux fils des fustons qu'il faut aller chercher les moutonniers.

Ainsi, à Paris, il n'y a pas à tortiller, un bon tiers des conscrits sont des fils de bons bougres qui en pincent plus ou moins pour la Sociale et sont des gas desualés, quoique ça, le jour du tirage au sort, des fustons de sociaux, de révolutionnaires et même d'anarchos négligent de se caractériser par une attitude irondeuse, — ils emboitent plus ou moins la pas aux andouilles et se bornent à renauder intérieurement.

Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que le militarisme — que tout le monde méprise, — ne paraît pas être en horreur à ces Jeunesses: le tirage au sort se déroule avec ses stupidités bourgeoises, sans qu'il en résulte une affirmation galbeuse de révolte, — sans que les fustons aient prouvé qu'ils n'en pincent pas pour devenir chair à canon.

Les conscrits pèchent beaucoup par ignorance; ils manquent d'expérience et ils sont encore à demi abrutis par les ragougnassés patriotocards dont on les a gavés à l'école communale.

M'est avis que si — en grande ribambelle, — ils avaient, l'autre jour, assisté au procès de l'Aurore, leur apathie aurait été rudement secouée.

On sait l'histoire: l'an dernier, un gas robuste, Bernard, était collé dans les dragons, à Epernay. Ce bleu avait une tare: il était juif.

La gradaille qui — plus encore dans la cavalerie que dans la ligne, — se recrute dans la noblesse, en fit endurer de toutes les couleurs au pauvre youpin.

E'un de ces gradés, le maréchal des logis Solanges, se distingua tant et si bien qu'au bout de trois semaines Bernard était sur le flanc, — il entra à l'hôpital et n'en sortit que les pieds devant!

Avant de tourner de l'œil, le pauvre bougre put raconter son martyre à sa mère:

« Depuis mon arrivée, le 15 novembre 1899, le maréchal des logis de Solanges avait juré ma perte. Il m'appelait continuellement Dreyfus, sale youpin, porc, maquereau, etc.

« Un jour, à la manœuvre, je fus blessé d'un coup de pied de cheval dans la poitrine. On déclara à l'infirmerie que ce ne serait rien. Cependant je souffrais horriblement. Une grosseur s'était formée à la cuisse droite. Le 29 novembre, j'allai à la visite. Le médecin déclara que je souffrais seulement de contractures de chairs, ainsi qu'il arrive souvent aux jeunes cavaliers. Mais le 2 décembre, c'est-à-dire trois jours après, l'abcès crevait naturellement et on me transportait ici sur un brancard. On diagnostiqua un phlegmon et on me fit l'opération. Ah! ma pauvre mère, j'ai bien souffert à ce moment-là, mais ce n'était rien auprès de ce que j'avais enduré.

« Entre temps il m'avait fallu en effet manœuvrer. Un jour, au manège, le maréchal des logis de Solanges me commanda pour la voltige. J'avais peine à me traîner. Je lui en fis la remarque, invoquant mon mal.

« — Tu mens, me répondit-il brutalement.

« Et il me fit déculotter devant tout le peloton, ajoutant après avoir vu mon mal:

« — Eh bien! sale youpin, tu en creveras peut-être, mais tu monteras tout de même!

« Puis, s'adressant au brigadier qui nous commandait, il lui dit devant tous les hommes:

« — Tu vois ce sale youpin, ce porc, ce maquereau, tu le feras crever ou je m'en charge; s'il se plaint, je le tuerai. »

Ce lugubre récit foutit la mère dans tous ses états; elle fit du tapage, voulut une enquête et raconta à l'Aurore le martyre de son fils.

L'enquête, — menée militairement, — prouva que le youpin Bernard était un

simulateur qui s'était méchamment fait mourir pour faire des misères à ses chefs.

L'autopsie du cadavre fut refusée et les copains du mort ne pipèrent pas mot. Ils auraient pu en dire long, les pauvres troubados... mais, ils n'osèrent pas, crainte des représailles des galonnés.

Donc, l'Aurore fut poursuivie et les jurés de la Seine l'ont déclarée coupable!

Qu'étaient-ils donc ces douze potirons? Des pères de famille?... Sûrement non! Tout au plus des culottes de peau en retraite ou des jésuites en rupture de soulane.

Or, les conscrits, apprenez que les malheurs arrivés au juif Bernard n'ont rien d'exorbitant ni d'exceptionnel, — vous ne vous en apercevrez que trop lorsque vous serez à la caserne.

Mais il sera trop tard. A votre tour, vous serez pincés dans la lièvre et si vous n'y voulez pas laisser la peau, il vous faudra user de prudence.

Alors, vous vous souviendrez de vos godaillies de tirage au sort et vous regretterez de n'avoir pas profité de l'occasion pour gueuler à pleins poumons votre haine du militarisme.

## LE CONGRÈS ANARCHISTE

Les camarades n'ont sûrement pas oublié l'appel, lancé l'an dernier, en faveur d'un congrès largement ouvert où pourraient émettre leurs opinions, révolutionnaires et anarchistes.

D'ailleurs, pour ceux qui l'auraient oubliée, — ou ne l'auraient pas connue, — je republie ci-dessous la circulaire en question:

AUX ORGANISATIONS OUVRIÈRES  
SYNDICATS, BIBLIOTHÈQUES ET  
CERCLES D'ÉTUDES SOCIALES; AUX  
COMMUNISTES RÉVOLUTIONNAIRES,  
AUX ANARCHISTES DE TOUTS  
LES PAYS

Camarades,  
Les derniers Congrès internationaux: Paris 1899, Bruxelles 1901, Zurich 1903, et surtout les incidents du dernier congrès tenu à Londres en 1906, ont prouvé un certain mécontentement dans les milieux révolutionnaires de divers pays.

La social-démocratie, qui tend exclusivement à la conquête des pouvoirs publics, prétend représenter tout le socialisme et subordonner à ses buts électoraux tout le mouvement ouvrier. Elle a ainsi abandonné l'esprit révolutionnaire de l'Internationale dont elle ne peut plus se réclamer. Sous son influence, les congrès cités plus haut se sont occupés plutôt de mesures de législation que de questions de propagande socialiste.

L'intolérance de certains groupes a interdit à Zurich et à Londres l'accès du congrès à des fractions entières du socialisme international et a même exclu du congrès prochain tous les syndicats ouvriers qui ne déclarent pas reconnaître la « nécessité de l'action législative et parlementaire ».

Il y a donc, à notre avis, nécessité de réunir un congrès international des groupes ouvriers, des socialistes révolutionnaires, des communistes anarchistes, pour s'entendre sur les moyens de combattre l'oppression économique et politique de la société actuelle et de détruire le régime capitaliste.

Après avoir consulté plusieurs associations ouvrières, révolutionnaires, ainsi que nombre de communistes de différents pays d'Europe et d'Amérique, nous avons pris l'initiative de provoquer: UN CONGRÈS OUVRIER, RÉVOLUTIONNAIRE, INTERNATIONAL, et nous de délégués en fixant sa date pendant la durée de l'Exposition de 1909. Un congrès corporatif doit avoir lieu à la même époque, et tant pour restreindre les frais des délégués que pour ne pas gêner les travaux de ce congrès, nous fixerons la nôtre immédiatement après le congrès corporatif.

Le comité d'initiative comprend des membres d'organisations ouvrières françaises et étrangères, des socialistes révolutionnaires et des communistes anarchistes.

Pour le Comité d'initiative: F. DOMELA NIEUWENHUIS, FERNAND PELLOUTIER, EMILE POUCET.

Cet appel n'est pas tombé dans le désert. D'un peu partout les adhésions ont rappliqué, — principalement de l'extérieur. Et il est compréhensible que les camarades éloignés aient fait connaître, les premiers, leur désir de participer aux travaux du Congrès; ils ne pouvaient attendre le dernier moment, car ils eussent risqué d'arriver trop tard.

Donc, du dehors surtout les adhésions sont venues: en Bohême, en Portugal, en Italie, en Angleterre, en Belgique, aux Etats-Unis, etc, on s'occupe ferme du Congrès.

En France, jusqu'ici, une telle préoccupation semblait prématurée, — elle ne l'est plus maintenant.

Comme nous l'avons indiqué dans notre première Circulaire la tenue de ce Congrès doit — dans l'esprit des initiateurs, — coïncider avec celle des Congrès Corporatifs. Tout concorde à appuyer cette manière de voir; or, comme c'est en septembre que se tiendront les Congrès Corporatifs, c'est vers cette époque que devra s'ouvrir le nôtre.

Il n'y a donc pas de temps à perdre. L'heure est venue de nous décarcasser, et nous désirons que le Congrès anarchiste ait quelque relief et que, par les idées qui y seront discutées, il serve à activer le mouvement révolutionnaire.

Il y a d'autant plus nécessité de se hâter, que ce Congrès, d'allure toute nouvelle, ne devra ressembler « en rien » aux autres congrès. S'il devait être un pastiche des pétalières parlementaires où le dada de tous est de faire prédominer sa propre conception en étouffant celle du voisin, il serait inutile d'ouvrir une discussion pour se mettre d'accord sur ce que sera cette réunion. On connaît assez le vieux système: la majorité fait parade de son nombre et étouffe la minorité qui, pour avoir voix au chapitre, boucane tant et plus.

Au Congrès anarchiste, il n'y aura rien de tel! Et c'est pour cela qu'il est absolument nécessaire de s'entendre à l'avance sur les points principaux qui en formeront la base, afin d'éviter le behu-bohu et la confusion qui résulteraient forcément de ce congrès si, ceux qui y viendront, ne savaient pas à l'avance:

Primo, comment on y entrera;  
Deuxième, comment s'y passeront les discussions;

Et troisième, quelles sanctions pourront ou ne pourront pas découler de ces discussions?

Ces trois points, je me propose de les examiner à la queue leu-leu.

Mais, pour que l'élucidation en soit complète, il est nécessaire que ma manière de voir ne soit pas la seule exprimée. C'est pourquoi, les critiques, les avis et les appréciations que les camarades voudront formuler seront accueillies dans le « Père Peinaud ».

La discussion est donc ouverte, — y participeront ceux qui le jugeront à propos, — et il est à espérer que, d'une discussion ainsi engagée, sortira une conception nette et précise.

Ceci dit, je vais — très brièvement, — indiquer de quelle façon on peut concevoir la solution des trois questions qui se posent.

### L'Entrée au Congrès

Il est évident que les camarades venus au nom d'un groupement seront admis d'emblée au Congrès. Sur ce point, il n'y a pas de matière à discussion.

Seulement, ce congrès n'ayant pas pour but d'imposer à des masses une conception uniforme, mais bien d'élucider des idées, d'échanger des appréciations sur des points de doctrine, de se familiariser avec des tactiques (de pratique courante dans certaines régions et pas dans d'autres), ce serait rétrécir considérablement le champ des discussions que de n'accorder la possibilité d'émettre leur opinion qu'à des mandataires de groupements.

Donc, il y aura au congrès deux sortes de participants:

Primo, les délégués de groupements;  
Deuxième, les camarades qui, en leur nom personnel, désireront prendre part aux discussions;

Ceci nous amène, tout de go, à indiquer comment peut s'entendre le deuxième point:

### L'allure des discussions

Dans un Congrès, semblable à ceux que nous avons coutume de voir ce mélange de délégués de groupes, avec des individualités venant exprimer une opinion personnelle, pourrait avoir des inconvénients. En effet, dans ces parloles, les idées émisses se jaugent habituellement, non à leur valeur, mais au nombre des voix qu'elles sont censées avoir derrière elles. Aussi arrive-t-il quelquefois qu'un délégué, désireux d'émettre des idées neuves, est obligé d'employer des petits trucs mesquins; il

a soin de se munir d'un membre respectable de mandats, afin que sa parole ait davantage d'autorité.

Et ce racolage des mandats ne se pratique pas qu'avec des intentions louables ! Le Mahomet de Reubaix, Guesde, est fort au courant de ces manigances ; les fabricants de timbres en caoutchouc lui doivent une fière chandelle, car il leur a donné pas mal de travail, par la création de groupes fictifs, — dont l'existence se manifeste par une firme.

On serait donc mal venu de prétendre que l'entrée dans notre Congrès d'individualités parlant en leur nom unique faussera la discussion puisque (lorsqu'on ne se paie pas de mots et qu'on scrute les mobiles individuels) on constate que, dans les Congrès autoritaires. Cette façon de faire est courante.

Seulement, nous nous distinguerons de ces parloirs en éliminant l'hypocrisie qui consiste en un tripatouillage et une distribution étonnée de mandats.

A notre Congrès, d'ailleurs, il n'y aura pas d'ineonvenients à ce que des délégués de groupements collaborent avec des camarades sans mandat collectif, car, la stupide division en majorité et minorité ne se produira à aucun moment : on ne légifèrera pas et on ne formulera ni ne décrètera une quelconque règle de conduite.

Votera-t-on ?

Parbleu, non ! le vote n'ayant de raison d'être que pour dégager une majorité.

On se bornera à échanger des idées et nul ne sera assez prétentieux ni assez crétin pour chercher à imposer d'autorité ses façons de voir.

Cependant, quoiqu'on ne vote pas, on pourra fort bien chercher, sur chaque question, à dégager l'idée dominante des éléments participant au Congrès.

On n'émettra pas de votes, — on formulera simplement des éléments de statistique.

Ainsi, par exemple, il est probable qu'on désirera savoir dans quelles proportions l'idée de grève générale est acceptée — et comment elle est comprise.

Sur ce point particulier, les membres du Congrès diront leur opinion et les avis qui concorderont seront additionnés.

Mais cela n'impliquera pas que l'idée de Grève Générale, — fût-elle acceptée par les neuf dixièmes des Congrèsistes — doive devenir un Credo obligatoire pour le dixième qui se serait prononcé contre.

Pour aujourd'hui, restons en là ! J'ai tenu à poser des jalons... Dans les prochains numéros, point par point, je reprendrai les questions indiquées ci-dessus et, si des camarades veulent mettre leur grain de sel dans la discussion, on causera.

EMILE POUGET.

## ANNISTIE ESPAGNOLE

Si jésuitique et si crapuleuse que soit la gouvernance espagnole, elle peut, pour l'instant, rendre des points en libéralisme à notre sacrée République.

Les victimes des lois scélérates espagnoles qui, depuis des années, croupissaient dans les bagnes africains sont rendus à la liberté.

On n'en peut dire autant des victimes des lois scélérates de notre R. F. Jusqu'à présent, un seul des innocents qu'elles frappèrent a été rendu à la liberté : Monod, qui va rappliquer de Cayenne un de ces quatre matins.

Liard-Courtois revient aussi. Mais son cas est différent : il a fini sa peine et la seule gracieuseté qu'on lui ait faite est de lui lever son interdiction de séjour en France.

Quant aux autres pauvres gas : Meunier, Chevry, Bury, Mouysset, etc., ils sont toujours aux bagnes de la Nouvelle Calédonie et à la Guyane ; et on ne s'avisera de les libérer que lorsque les gardes-chiourmes les auront tués à petit feu... ou autrement !

Combien sont morts, déjà !

Outre Girier-Lorion et Vauthier, la liste funèbre s'allonge des malheureux qui furent assassinés en 1894, dans le quot-

apens que les bandits de la chiourme qualifièrent de révolte.

Donc, la monarchique Espagne est moins gérée, malgré ses jésuites, que notre république panachée de socialisme.

Il faut dire aussi qu'il y a à cela une excellente raison : le peuple espagnol est le régime plus rouspèteur que nous ne sommes ; là bas, depuis déjà un sacré bout de temps, la révolte est quasiment en permanence, — quand ce n'est pas le saccage des octrois, c'est la grève des impôts qui fiche les Espagnols en branle.

Forcément, la gouvernasse est obligée d'atténuer sa roserie et d'afficher des allures patelines.

C'est à cette nécessité qu'est due la libération des vingt derniers martyrs de Monjuich qui, malgré que leur innocence ait été archi-démontrée n'en moisissaient pas moins dans les bagnes africains.

Avec eux sortent des mêmes bagnes les gas qui furent condamnés pour l'insurrection de Xérès, ceux qui le furent pour l'affaire du Liceo, ainsi qu'une flopée d'autres innocents qui, grâce à la torture, avouèrent ce que voulurent les inquisiteurs et furent impliqués dans divers procès.

Seulement, comme en Espagne le jésuitisme ne rate jamais une vacherie, quand il y a mèche de se l'offrir, les pauvres gas ne sont pas libérés, purement et simplement.

Que non pas ! On les sort des bagnes, mais on leur interdit le séjour en Espagne : on les bannit de leur patelin, kif-kif la Ha le-Cour a banni de France le Coup d'Etatiste Déroulède. Seulement, il y a un sacré distinguo entre les riches fioux espagnols et le fusilleur Déroulède qui rêvait de repiquer en 1899 aux mas-sacres des parisiens révoltés qui lui firent gagner la croix en 1871 : Déroulède est un birbe qui a le sac, — ça lui permet de soigner sa goutte avec des petits plats fins et des petites veloutés. Les frangins d'Espagne, au contraire, sont de simples proles que le pognon n'étouffe guère.

Leur bannissement est donc, vu leur déche, une peine cruelle, — tandis que le bannissement est, pour Déroulède, on ne peut plus agréable.

Que vont fiche ces pauvres camaros ? Le gouvernement espagnol va les transbahuter en Angleterre ; ils débarqueront à Londres, et, grâce au brouillard, au frio, à la langue difficile à apprendre, ils seront en plein dépaysés.

Aussi, fort probablement, la plupart, ne pourront pas se faire au climat et aux coutumes d'Angleterre et seront obligés de se rabattre sur la France.

Toujours est-il que, de toutes façons, les pauvres fioux vont en voir de vertes et de pas mères : qu'ils restent à Londres ou rappliquent en France, ce sera la déche, d'un côté comme de l'autre.

Ce sera une occasion, pour ceux qui peuvent s'offrir ce luxe, d'exercer le plaisir de solidarité : que ceux-là fichent la main à la poche et viennent en aide aux Espagnols.

Les amis des Temps nouveaux ont pris l'initiative de centraliser la galotte pour les bannis espagnols ; donc, les copains qui sont à même de faire quelque chose pour eux n'ont qu'à envoyer au camarade Delessalle, aux Temps nouveaux, 140, rue Mouffetard, Paris.

Le PÈRE PEINARD est mis en vente :

A PARIS : Tous les jeudis matin, — par l'intermédiaire des porteurs du Petit Parisien.

EN PROVINCE : Le vendredi et les expéditions sont faites par les Messageries Hachette et C<sup>o</sup>.

## BAGNES PARISIENS

### L'exploitation des blanchisseuses

Les capitalistes sont d'inféconds roubards qui s'entendent on ne peut mieux à tirer profit des moindres anicroches pour barboter tant et plus dans les poches du peuple et emplir davantage leurs coffres-forts.

Qu'un produit renchérisse un tantinet et, illico, les détaillants de ce produit s'ingénient pour l'augmenter d'un dixième, malgré que le renchérissement constaté soit à peine d'un centième.

Ce truc de renchérissement, les patrons de lavoir sont en train de le renouveler dans les grandes largeurs. Sous prétexte que le charbon est à la hausse, ils ont augmenté leurs prix courants dans une sacrée proportion.

Ainsi, ces chameaux d'exploiteurs viennent de porter la journée de location à neuf sous, au lieu de huit, et la demi-journée à cinq sous ; l'essoreuse coûte six sous au lieu de quatre ; la demi-essoreuse quatre sous au lieu de trois ; le séchoir 0,25 centimes au lieu de 0,20.

Et ces jean-foutres ne se limitent pas à cela ! Ils ont augmenté aussi les produits chimiques qui servent pour le blanchissage — et que les bonnes bougresses sont quasiment forcées d'acheter au lavoir. Ainsi, le morceau de savon coûte cinq sous au lieu de quatre ; le kilo de carbonate, un sou de plus qu'avant ; la bouteille d'eau de javelle six sous au lieu de cinq et le bleu un sou de plus par quart.

Il faut un sacré culot pour prétendre que d'aussi faramineuses augmentations sont légitimées par la hausse du charbon. Mais, voilà, l'occasion est bonne et les patrons de lavoir en profitent.

Ces grippe-sous sont d'autant plus mal venus à se plaindre de la hausse qu'elle ne les a pas touchés ; les trois quarts d'entre eux, — sinon tous, — avaient pris leurs précautions. On savait, dès le commencement de l'hiver, qu'il y aurait un renchérissement du charbon ; aussi tous les types qui en usent des quantités s'empressèrent de faire des commandes en conséquence. Il y a donc gros à parier qu'actuellement, malgré leurs crapuleuses jérémiades, les patrons de lavoir, en vertu de marchés passés, continuent à recevoir leur charbon aux mêmes prix qu'il y a trois mois.

Leurs plaintes ne sont qu'un chiquet monstre et font partie d'un plan tiré de longueur : ces grigous ont voulu, à la veille de l'Exposition, augmenter leurs prix et, faute de prétexte meilleur, ils ont fait mousser le boniment de la hausse du charbon. Et ils espèrent bien que le prix qu'ils viennent de majorer survivront à l'Exposition ; d'ici là, pensent-ils, les blanchisseuses se seront accoutumées à l'augmentation, et elles casqueront ensuite sans rouspéter.

Et les patrons de lavoir feront leurs choux gras !

Reste à savoir si les blanchisseuses vont être assez nigaudes pour se laisser étriller sans rouspéter ?

Ce sont de bonnes bougresses, fortes en gueule et d'humeur peu accommodante. Vont-elles lever leurs battoirs et partir en guerre contre les exploiters qui les grugent ?

On va voir, ces jours-ci, comment les choses vont tourner.

Il y a deux catégories de bonnes bougresses aux lavoirs : les blanchisseuses de métier et les ménagères qui s'en viennent laver leur linge. Ces dernières sont habituellement reléguées de travers par les professionnelles.

Mais, foutre, dans le cas actuel, il serait à souhaiter que la réconciliation se fasse, que les chicanes s'apaisent et que, toutes en chœur, ménagères et blanchisseuses de métier, se robliffent contre les patrons de lavoir.

Si l'accord se fait, ces chameaux y trouveront un sacré cheveu.

Sans même tirer des plans de longueur, il suffirait que toutes les bonnes bougresses qui vont aux lavoirs s'entendent pour ne pas payer un rotin de plus que précédemment, — et n'en démordent pas !

« C'est quat' sous que le vous dois, et vous n'aurez pas un liard de plus... Pas de chichi, sinon, gare au battoir ! » diraient-elles aux exploiters.

Et si les bonnes femmes s'obstinaient,

mordicus, à ne pas subir l'augmentation, les mecs seraient obligés de mettre les pouces, — à moins qu'ils ne préférassent entrer en danse!

## PRIMES ÉPOILANTES

AUX ABONNÉS DU

### Père Peinard

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont foutre pas ordinaires :

#### DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES !

Pourquoi pas? En attendant que sonne le réveil soi... d'est pas inutile de savoir l'he... urquent les cadrans capitalistes... serait-ce que pour arriver au rime au bon moment, afin de se garer des garces d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabiote au bénéfice du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

#### AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

#### RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nickelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 30 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballé, le Réveil-Matin du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonnement.

—o—

Les souscripteurs que le Réveil-Matin n'aguichera pas, pourront pour

#### DEUX FRANCS

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 8 francs), s'offrir une

#### MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouvement à cylindre, ou bien une

#### MONTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huit rubis, mouvement à cylindre, métal simili-argent.

Pour recevoir franco de port, soigneusement emballée, la Montre du PÈRE PEINARD, ajouter un supplément de 50 centimes.

#### BULLETIN D'ABONNEMENT

M .....  
demeurant rue .....  
à .....  
département .....  
s'abonne pour un an au Père Peinard  
verse la somme de ..... (1)  
donnant droit au Réveil, à la Montre à remontoir, à la Montre pour dame (biffer deux des trois indications de prime) et l'ajoute ..... pour recevoir la prime franco à l'adresse suivante :

## LES CLASSES DIRIGEANTES

PAR EUGÈNE POTTIER

Tout un flot d'étoiles filantes  
Sur ce globe s'est abattu ;  
Et de nos classes dirigeantes  
Il ne reste plus un fétu.  
Ceux qui nous guidaient dans l'impasse,  
Nos hommes d'Etat, creux et lourds,  
Sont allés diriger l'espace.....  
Et la Terre tourne toujours !

Ils ne sont plus ! qu'allons-nous faire ?  
Devant qui nous mettre à genoux ?  
L'Etat tenait tout dans sa sphère,  
Ces gaillards-là pensaient pour nous !  
Sans eux, moutons, saurez-vous paître ?  
Qui tiendra la bride aux amours ?  
Quoi ! pas même un garde champêtre !...  
Et la Terre tourne toujours !

Où sont ces doctrinaires chauves  
Qui, de père en fils, ont voté  
Codes sauvages et lois fauves  
Pour sauver la société ?  
Vous n'entendez plus, prolétaires,  
Couler l'eau trouble, en longs discours,  
Des robinets parlementaires...  
Et la Terre tourne toujours !

Quoi ! plus un seul capitaliste,  
Plus d'escrocs par le Code absous,  
Dont le génie âpre consiste  
A faire suer les gros sous !  
Eh quoi ! le Travail et l'Idée  
Sont soustraits au bec des vautours !  
Quoi ! Rothschild, ta caisse est vidée ?  
Et la Terre tourne toujours !

Pour des travaux de Pénélope  
A coups de canon déchirés,  
Plus d'ambassadeurs en Europe  
Ni crachats, ni cordons moirés.  
Les peuples, las des vieilles trames  
Et de l'eau bénite des cours,  
Fraternisent par télégrammes...  
Et la Terre tourne toujours !

Sachant mieux aboyer que mordre,  
Où sont tant de chefs glorieux  
Qui se repliaient en bon ordre,  
Pas plus morts que victorieux ?  
Les coups d'Etat, mèche allumée,  
N'ensanglantent plus nos faubourgs.  
La paix se maintient sans armée...  
Et la Terre tourne toujours !

Plus de gras curés, plus de pape !  
Pas même un pieux sacristain ;  
On ne rencontre plus Priape  
En soutane d'ignorantin.  
Le miracle ayant tué Rome,  
Le syllabus n'ayant plus cours,  
La raison se fait Dieu dans l'Homme !  
Et la Terre tourne toujours !

Et la Terre tourne toujours !  
Nourrit des bras moins fatigués.  
Dans les blés grands où croît l'utile,  
L'alouette a des champs plus gais.  
Le travail s'accomplit sans maître  
Et, dans leurs loisirs de velours,  
La poésie emplit les êtres,  
Et la Terre tourne toujours !

#### Les Conscrits de la Sociale

Samedi dernier, à propos du tirage au sort, à Saint-Ouen, une flopée de conscrits de l'île Saint-Denis et de Saint-Ouen se sont payés une pectote manifestation, bath aux pommes.

Encocardés de rouge, ils se sont trimballés par les rues de Saint-Ouen en goulant des chansons galbeuses ; puis ils ont farandolé autour de la mairie du patelin en chantant la « Carmagnole ».

Les autorités en ronflaient à tel point que les flicards n'osèrent intervenir, — crainte des bochons !

Et ce qui prouve combien l'exemple est salutaire, c'est qu'une tripotée de conscrits, — que l'initiative des gas avait secoués, — se sont joints aux manifestants et, alors, ça été tout plein galbeux : tous en chœur, les fistons ont continué la ballade au chant de l'« Internationale ».

—o—

A Saint-Denis, même tabac :  
Plusieurs conscrits, chouettelement en-

cocardés, ont manifesté leur dégoût du malpropre métier militaire.

L'un d'eux s'est amené à la mairie avec une cocarde rouge et noire, large comme un parapluie, sur laquelle était inscrite la devise : « Ni Dieu ni maître. »

Ça en a bouché un coin aux jean-foutres de l'administration ils ont pu se dire que celui-là n'est pas un mouton de Panurge et qu'il sera cotonneux de le conduire à l'abattoir.

La propagande antimilitariste des conscrits de Saint-Denis, tant socialos qu'anarchos, ne s'est pas limitée à cela : des exemplaires du journal spécial le « Conscrit » ont été envoyés aux gas de la classe. Ça ne peut que leur faire du bien, d'autant que ces distributions d'écrits antimilitaristes seront continuées toute l'année.

## Babillarde d'un maçon

SUR

### LES CONDITIONS DU TRAVAIL

Les bons bougres n'ont pas perdu la souvenance des conditions dans lesquelles sont écloses les fameuses « Conditions du Travail » qui nous rappelleront toujours la présence au pouvoir du socialo Mille-

rand.  
Ce fut à la suite de l'estrangouille-ment de la grève générale, mijotée par les corporations parisiennes, — estrangouille-ment qui fut facilité par l'idiote calomnie des « Syndicats subventionnés par Gamelle », que l'Excellence collectiviste accoucha, comme fiche de consolation, des fameux décrets.

Voyons, maintenant, par un exemple, comment les agents du ministère interprètent les ordres du patron.

Le premier février, l'ingénieur Kauffman s'est amené à la Pointe-de-Grave, à l'embouchure de la Gironde, où, sous sa direction, s'exécutent des travaux pas piqués des vers, pour poser une barrière à l'Océan qui, depuis tant et plus, ronge le rivage.

La veille, sans dire ni pourquoi ni comment, sans prévenir du but de l'entrevue, on avait fait élire aux ouvriers un délégué par corporation.

Voici donc les délégués ouvriers réunis avec les entrepreneurs et l'administration. L'ingénieur débute par estropier la délégation, en renvoyant un délégué maçon et un gas de la terrasse, soupçonnés de ne pas avoir la souplesse d'échine désirable, — puis le type expose le but de la réunion : la fixation du salaire normal et la limitation des heures de travail.

Par exemple, il ne pipe pas mot des autres clauses du décret : suppression du marchandage, repos hebdomadaire, etc.

Après cet épluchage de délégués et cette explication préalable, le mossieu sort son tarif. Il pourrait bien nous tomber sur un doigt de pied, sans risque de l'écraser, tant il est léger, foutre !

Oyez, les camaros : 28 centimes de l'heure, pour les manœuvres et les fistons de la terrasse ; 0 15 centimes pour les porteurs de mortier, — oui, trois sous de l'heure, non de Dieu ! Pour les carriers, 0,35 centimes et dix sous pour les maçons et autres ouvriers d'art.

Tous ces prix, sans exception, sont inférieurs à ceux payés actuellement aux turbineurs des diverses catégories.

C'est ce qu'a fait remarquer le bon feu qui représentait la terrasse, le copain Denis, qui a refusé fort et ferme de saucer, — ne serait-ce qu'un doigt, — dans cette ragougnasse et qui, lorsqu'on lui a présenté à signer un procès verbal où on lui faisait dire le contraire de sa façon de voir a, en deux temps et trois mouvements, envoyé aux plotes le procès verbal et ses auteurs.

Le copain Lallu, un copain qui n'a pas fris aux mirettes, seull délégué des maçons que l'épluchage de l'ingénieur ait laissé à la commission, a vigoureusement revendiqué le tarif de la ville de Bordeaux, et il n'a pas eu de peine à démontrer qu'icelles conditions de la vie sont rudement plus désavantageuses qu'à Bordeaux.

En eet, nom de Dieu ! nous sommes au bout du monde. Depuis Bordeaux, il n'y a pas de pont sur la rivière, par conséquent

nous manquons de communications avec la rive saintongeaise.

Que les camarades qui me lisent se figurent une pointe de sable, entre le fleuve et l'Océan, sans aucune culture, sans rien ! — sauf des pinados.

En plus, l'été les richards s'abourent sur ces plages, histoire de salir l'Océan en y trempant leur vilain cuir de feignasses, — circonstance qui, vous pouvez le croire, a pour résultat de faire hausser dare-dare le prix des loyers et de la boustifaille.

L'accord n'a pu se faire dans les conditions susdites.

Les ouvriers ayant contre eux, non seulement les patrons, mais les types de l'administration qui ont plaidé avec acharnement la cause des exploités et proposé des prix inférieurs à ceux payés actuellement par les entrepreneurs.

Alors, tous en chœur, les maçons se sont rendus au bureau et, à l'unanimité, ont confirmé et maintenu les revendications de leur mandataire.

De suite après toutes ces manigances, une poignée de gars à la redresse a mis sur le tapis la création d'un syndicat englobant les diverses catégories de turbisseurs et, mille foutre, la réalisation n'a pas tardé.

Une réunion, à la bonne flanquette, fut après avoir entendu les camarades Denis et Lulu, ainsi que d'autres amis, le syndicat s'est constitué dans un bel élan de solidarité.

Or, savez-vous bien que ce syndicat des travailleurs réunis du Verdon et de Souillac a une touche pas ordinaire : il englobe deux catégories de prolos qui ont la réputation de s'entendre comme chiens et chats, — des chemineaux et des paysans.

En effet, mille marmites, beaucoup de gars qui turbinent aux chantiers de la pointe de Grave et de Souillac sont des gars des communes avoisinantes, possédant des fois un bout de terre et une bicoque, — ce qui ne les empêche pas d'être dans une mistoufle carabinée.

D'autres sont des « chemineaux », des figions qui parcourent tous les points de la France, suivant les grands travaux, en endurant de vertes et de pas mûres, — les vrais damnés de l'enfer social.

La première revendication du syndicat a été d'exiger l'unification du salaire, — en prenant pour base le salaire le plus élevé.

La revendication n'est fichtre pas bête ! Ce n'est qu'en établissant des gradations et des différences de prix, entre les ouvriers faisant un turbin équivalent, que les jean-foutre de singes maintiennent la division parmi les prolos.

Maintenant, un mol aux copains sur les syndicats :

Indispensables pour couper la chique à l'avilissement des salaires, pour tenir les patrons bridés, pour résister d'arrachepied aux empiétements du capital, les fédérations ouvrières sont encore aptes à d'autres besognes.

De même qu'ils ont fait fléchir la fameuse « loi d'airain » des salaires, présentée comme irréductible par les Guédistes, ils peuvent aussi influencer la « loi de l'offre et de la demande » des économistes bourgeois et, par l'élimination des intermédiaires et des parasites, amener une diminution sensible dans le prix des frusques et des victuailles.

Mais, là ne se borne pas leur rôle : ils sont aussi — ou mieux, il seront, dès qu'ils auront conscience de leur avenir, — l'embryon de la société future qui, ne l'oublions pas, ne sera que la fédération des groupes de producteurs libres.

Au lendemain de l'expropriation des capitalistes par le peuple, c'est aux Syndicats (à des groupes de producteurs) que reviendra la besogne de continuer l'exploitation des richesses sociales et c'est encore les syndicats qui remplaceront l'Etat et les municipalités dans l'administration de ces mêmes richesses.

Dès aujourd'hui, les syndicats doivent donc s'orienter dans cette direction : rogner de plus en plus les griffes du patronat, élargir leurs attributions, — et, en même temps, se garer du venin que cache l'intervention de l'Etat dans les querelles entre le Travail et le Capital.

Il serait coïlle de croire que cette intervention est, ou peut être, désintéressée.

Les travailleurs se trouvent, de nos jours, en présence de la Féodalité Capitaliste, sur le même pied qu'étaient, au Moyen-Âge, les Communes ont vu la fin

de la Féodalité nobiliaire, — mais elle y ont perdu leurs franchises et elles ont été absorbées par la royauté.

En s'adressant à l'Etat, les travailleurs seraient, aujourd'hui, mangés par l'Etat : il se produirait le même phénomène qui s'est produit au Moyen-Âge, — de même que la royauté hérita des privilèges de la Féodalité nobiliaire, ce qui lui donna une puissance formidable, — de même, l'Etat actuel mettrait la main sur les privilèges des capitalistes et nous serions dans de sales draps L'Etat, devenu patron et propriétaire, serait le maître absolu de nos destinées.

Que cette solutio nplaise aux sociaux à la manque, dont le Millerand continue la tradition du Louis Blanc de 1848, ça prouve qu'ils ont courte cue.

Mais, pour ce qui est de nous, qui voyons clair et loin, il nous faut mener de front la lutte contre l'Etat et le Capital, — jusqu'à élimination complète de l'un et de l'autre.

UNE LIPETTE.



### GREVES DE SOLIDARITE

Dans le bassin minier du Nord, à Flines-les-Roches, près de Douai, quatre cents mineurs sur cinq cents ont plaqué le turbin et se sont fichus en grève pour protester contre le renvoi de deux copains.

Plus ça va et plus deviennent nombreuses et importantes des grèves de ce calibre qui prouvent que les turbineurs s'élèvent au-dessus de la mesquinerie des relations de la société actuelle et savent pratiquer la solidarité.

Ce sentiment de solidarité est le principal véhicule de l'idée de grève générale ; sans lui les bons bougres ne verraient pas plus loin que le bout de leur nez et seraient incapables de risquer leur maigre paye dans un espoir d'amélioration.

Quand des prolos se fichent en branle et plaquent le turbin, impulsés par l'idée de Grève Générale, c'est preuve que leur horizon s'est élargi et qu'ils ne se limitent pas à réclamer quelques centimes d'augmentation quotidienne au singe, — mais qu'ils poursuivent l'émancipation définitive.

Or, chaque fois qu'on voit de bons bougres se mettre en grève pour rouspéter contre le renvoi de camarades d'atelier, on peut affirmer que ces gas-là sont des bons bougres prêts à marcher pour la Sociale.

Et, par le temps qui court, il en fourmille des grèves de ce calibre !

C'est par solidarité que, depuis près de deux mois, les mineurs de Perreçy, en Saône-et-Loire, sont en grève.

Et c'est aussi par esprit de solidarité que tous les bons bougres de Saône-et-Loire se grouillent et menacent de proclamer la Grève Générale dans la région, si les exploités de Perreçy-les-Forges ne capitulent pas.

—O—

Cette semaine, à Paris, il y a eu une grève de brocheurs et de brocheuses qui s'est bouclée par le triomphe des prolos.

— A Nantes vient d'éclater une grève dans un bague de l'industrie chimique du bois. Le singe voulait rogner les salaires, mais les prolos n'ont rien voulu savoir.

— A Saint-Quentin la grève des tisseurs continue, cahin caha. Les capitalistes essaient, par des tours de crapules, de rouler les grévistes, mais jusqu'ici ils n'y ont pas réussi.

— A Saint-Etienne, ça n'en finit plus ! Les passementiers sont victimes de leur calme. Il est question de partager la poire en deux : les patrons paieraient la moitié de la mise en train et les prolos l'autre moitié.

Si les gas avaient été davantage rouspéteurs, il est probable qu'ils ne seraient pas acculés comme ils sont. Voilà ce que c'est que de se laisser empaumer par les politiciens !

Les bons bougres doivent réclamer le Père Peinard chez tous les marchands de journaux et aussi aux Bibliothèques des gares.

## BABILLARDE DIEPPOISE

Les manigances de Paul Bignon, le maire d'Eu

Sur la boule ronde, il n'y a jamais eu que deux partis : celui des exploités qui commandent et celui des exploités qui obéissent.

Toutes les autres désignations, inventées par les politicards, sont du chiquet. Elles ont pour but de tournebouler le ciboulot des prolos exploités.

La votellerie est une pitoyable andouillerie ; elle est basée sur une idée fautive : l'espoir de dénicher des oiseaux bleus qui réformeront la société.

Nom de Dieu ! on réforme depuis des années, — et c'est toujours la même chose. A ce compte, lorsque l'amélioration se fera sentir, la lune ne sera plus qu'un potiron et les poules auront des dents aussi longues que celles des éléphants.

Pour changer quelque chose à la société actuelle, il est nécessaire que les prolos s'alignent, se fichent tous d'accord et, sans barguigner, fassent connaître leur volonté de ne plus obéir et de ne plus turbiner pour l'enrichissement des chameaocrates.

Cette manifestation s'appellera la Grève Générale.

Il n'y a que cela, le reste n'est que coulonnade !

Qu'importe donc, aux bons fleux, que tel ou tel commande, soit député ou sénateur ?

Pierre ne vaut pas mieux que Jacques ou que François.

Changer les conducteurs de la mécanique sociale n'avance à rien, c'est la machine qu'il faut démolir pour en construire une autre sur des nouvelles bases : la propriété commune et liberté !

Nous nous fichons des élections de toutes espèces qui ne sont qu'un lapin posé aux turbineurs. Ainsi, si je jaspine sur la votellerie sénatoriale de la Seine-Inférieure, c'est uniquement pour dévoiler les tripotages des dirigeants.

Ce sont les jésuites de la « Croix » qui ont conduit la votellerie et c'est eux qui ont remporté la victoire. Les ambitions de Paul Bignon et de Gervais ont fait le jeu des cléricafards.

Il y avait, dans le département, un sénateur catholique et trois sénateurs protestants. Tous, sénateurs sortants et candidats, avaient déclaré vouloir « barrer la route au socialisme ». Ils se proclamaient donc les ennemis du populo qu'ils entendaient maintenir dans l'esclavage économique.

Les jésuites avaient un dada : faire disparaître les trois protestants.

C'est alors que Paul Bignon, pour assurer son élection future au Sénat, inventa la binaise : un sénateur par arrondissement, — Dieppe et Neufchâtel ne présentant qu'un seul candidat, Gervais, le marchand de fromjiss ; plus tard, quand un cinquième siège serait accordé au département, ce serait le tour de Dieppe, — et le sénateur serait Paul Bignon.

Les malfaiteurs de la « Croix » laissèrent les niguedouilles de délégués républicains couper dans cette pommade et continuèrent leur travail de conquêtes en présentant quatre copains à eux, « républicains du pape ».

Et leur coup a presque réussi : deux huguenots restèrent sur le carreau ; seul le protestant Waddington fut réélu et il y a à la Triperie sénatoriale deux républicains à la manque et deux jésuites.

Pour ce qui est de la binaise d'un sénateur par arrondissement, il n'en est plus question ! Mais Rouen a maintenant deux sénateurs et le Havre aucun.

Quest-ce que cela peut fiche au populo ? Il turbinera dare-dare comme avant ! Les élections sénatoriales, c'est les oignons des bourgeois.

Paul Bignon, le maire d'Eu, se dit républicain, et voyez sa devise : chaque fois qu'il fourre son blair dans une foire électorale, il favorise les cléricafards.

Est-il dupe ou fripon ? S'il est dupe, c'est un maladroït et une niguedouille.

En tous les cas, aux élections législatives, il travaillait pour le cléricafard Laborde-Noguez et, à la votellerie sénatoriale, son intervention a fait réussir le cléricafard Montfort.

La leçon sera-t-elle suffisante ? Je le souhaite.

GUERDAT

Vendeur du « Père Peinard »



Inquisiteur raté

**GRENOBLE.** — Un capitale de l'endroit jésuitard jusqu'à la semelle de ses godillots, a eu la semaine dernière une idée qui ne peut germer que dans la caboche d'un abrutisseur.

Il a accosté le copain, vendeur du « Père Peinard » et la « Calotte » et lui a offert de lui acheter, en bloc, son paquet de journaux. Le copain lui a bazaré son tas, — il y en avait pour 17 francs.

Le capitale, fier de son emplette, est allé se camper au bord de l'Isère et a fait un feu de joie du ballot de journaux.

Et puis, après ? Ce plein de truffes s'imagina-t-il avoir été malin ?

S'il veut, toutes les semaines, le copain lui portera — moyennant finances, — un gros ballot de « Père Peinard » qu'il pourra flamber à sa guise.

Tout de même, ça dénote chez ce mec des dispositions inquisiteuriales. Il a été pondu quelques siècles trop tard ! Du vivant de Terquemada, ce capitale, rôtisseur de journaux, eût fait un aide-bourreau épanté.

Une paire de mufles

**MOIRANS** est un patelin de l'Isère où, la bonne copine Séraphine Pajaud donnait dernièrement une conférence, à la salle de la Mairie.

Lorsque la camarade a abordé la question du militarisme, le maire est devenu furibard ; illico, il a fait éteindre le gaz et la séance a été levée forcément.

Le mufle est comme tous les état-majoristes, il aime la lumière à sa façon.

Un mufle qui peut lui être comparé c'est le maire de RENAGE, près de Rives, toujours dans l'Isère.

Renage est un petit pays tout farci d'usines et les exploiters se l'y coulent douce, car les prolos y sont de bonnes têtes.

Samell, Séraphine Pajaud devait y faire une conférence. Mais va te faire foutre ! Au dernier moment, le maire a refusé la salle. Et le birbe n'a pas borné son arbitraire à cette interdiction : comme le copain Panel faisait un riche raffut en gueulant le « Père Peinard », le rejeton du maire a voulu lui fermer le bec, en se faisant passer pour être lui-même « Monsieur le Maire ».

Le camaro n'a pas frie aux quinquets ; il a reconnu le vrai maire, attablé dans un café, et lui a fait une parade aux petits pignons.

Qu'ont-ils donc ces ostrogoths ? S'imaginent-ils être des petits cousins du Père des Mouches, parce qu'ils sont maires d'un petit trou ?

Peut-être, avant d'être investis de leurs fonctions de pacotille, ces deux mufles, le maire de Moisans et celui de Renage étaient-ils des hommes ordinaires, — maintenant, tournéboulés par la pratique de l'autorité, ils sont des jean-fesse.

Bonne initiative

**COMBS-LA-VILLE** est un petit patelin de Seine-et-Marne où les copains fourmillent et les gars ne se roulent pas les pouces ! Ils ont entrepris de dessaler les bons bougres encore embrenés de préjugés qui les entourent et ils ont lieu d'être satisfaits des rapides résultats de leur propagande.

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier, les camarades ont fondé une Bibliothèque d'éducation libérale, — et il y vient du monde !

Il serait à souhaiter qu'un peu partout, semblable initiative soit prise.

Mendigottage

**FRESSENEVILLE.** Ce petit patelin de la Somme a, paraît-il, besoin d'une église.

Turlèlement, ce n'est pas dans leur portebraise que les clercs cochons vont puiser le pognon nécessaire à l'édification de cet abrutissoir : c'est les pauvres turbineurs qui vont cracher au bassin !

Si le ratichon s'était mis seul en campagne, il risquait de faire four, — mais voici que le mal e mendigo le avec lui.

Le maire est patron. — c'est dire que l'église lui est aussi utile que les gendarmes pour maintenir ses prolos dans l'obéissance. C'est, ou quoi, presque tous les turbineurs du patelin étant occupés à son bagne, moosieu le maire l'a belle pour les faire casquer.

Et les pauvres bougres s'exécutent ! Ils n'ont le trac de perdre leur boulot.

Une telle frousse n'est pas de saison, nom de dieu !

Si le maire veut une église qu'il la pale avec la braie qu'il ralloise à ses esclaves et qu'il ne les cantile pas !

E' aiars, il pourra frimer au pèlerin, — et se chameaucrate au ait une belle tenue de pèlerinard s'il se faisait un collier avec toutes les coquilles de moules qu'a vendues son grand-père.

Ponts et Chaussées

**DIEPPE.** — On nous assure que lorsque les socialistes aurent fait de l'Etat le seul proprio et l'unique patron nous serons bougrement heureux.

Tel n'est pas l'avis des turbineurs des ponts et chaussées de Dieppe qui, étant déjà sous la coupe de l'Etat-Patron, n'ont pas à se louer de sa sollicitude.

Il paraît que l'Etat vaque mal, — à telle enseigne que, depuis le 16 décembre dernier, certains mandats sont encore à venir.

Il est probable qu'il ne s'agit pas de la galette de messieurs les ingénieurs.

Et dire que le ministre des travaux publics est le radigaleux-socialo Baudin !

Est-il en retard pour toucher sa paye, moosieu le ministre ?

Je t'en fous ! Il est de ceux qui disent : « Après moi, s'il en reste !... »

Mais alors, quelle différence y a-t-il entre un ministre teinté de socialisme et un portefeuillard bourgeois ?

Par exemple, pourquoi donc les gas des ponts et chaussées ne se sont-ils pas souvenu du proverbe : « Pas d'argent, pas de Suisse ! » Au lieu d'être assez niguedonilles pour se serrer le ventre, ils auraient dû plaquer le turbin.

Alors, la machinerie des ponts tournants n'aurait plus fonctionné et les dragues du port auraient chômé.

Ça au ait fait gueuler les chameaucrates du commerce et ça aurait prouvé au ministre que les turbineurs qu'il a sous la coupe ont cessé d'être bonnes têtes.

Mais voilà, comme toujours, c'est la trouille de perdre leur place qui a empêché les gas des ponts et chaussées de s'échauffer la bile.

Les turbineurs du Vimou

A FEUQUIÈRES, à Fressenville, à Dargnies, à Escarbolin, et dans une kyrielle d'autres patelins de la Somme, les copains de la serrurerie tu biment de seize à dix-huit heures par jour, avec leur compagne et c'est à peine s'ils arrivent à décrocher le salaire indispensable pour assurer la croûte de leurs foupjats.

Dans cette région, les prix de façon sont inférieurs, de deux tiers, à ceux payés dans d'autres localités.

Les pauvres bougres sont dans une telle panade qu'ils n'osent pas bouger, crainte que la moindre secousse n'aggrave encore leur misère. Toute tentative de révolte les mettrait dans l'impossibilité de résister aux exigences patronales.

Et ils rongent leur frein ! Et ils se croisent le ciboulet pour trouver le joint de sortie de leur pitoyable situation !

On ne rigole pas souvent dans les cambuses des serruriers du Vimou ; mornes et tristes, les exploités peuvent contempler les villas, les châteaux que leurs galeux ont élevé, comme un insolent défi, avec le pognon rafié sur les salaires.

Malgré tout, si comprimés qu'ils soient, les pauvres gas du Vimou pourraient leur léter à leurs dévorants : il suffirait qu'au lieu d'être éparpillés et de n'offrir pas plus de résistance aux crapuleries patronales qu'un mentecule de sable au godillet d'un promeneur, ils fussent groupés, coagulés entre eux, de manière à être aussi peu effritables qu'un paquet de ciment romain.

Ça n'est pas impossible, nom de Dieu ! Les Syndicats sont là pour un coup.

Et alors, si, de ces groupements corporatifs, les pauvres frangus avaient assez de finesse pour éliminer tout ce qui serait politillerie, les singes seraient matés.

Oh, ils ne seraient pas mis dans l'impossibilité de nuire ! Mais, tout au moins, la solide union des prolos empêcherait les salaires de baisser à tire-la igot, peut-être même y aurait-il méche de les faire hausser, si peu que rien.

Il n'y a qu'ça de vrai : la résistance continue, ac armée, contre les patrons.

Ce n'est pas l'émancipation intégrale, — mais c'est le moyen de se conserver pour le coup de chambard général.

Si, d'ici que la Sociale nous fasse risette,

on est des avachis et des plat-culs, quand viendra le moment du grabuge final, on sera tellement chifles molles qu'on sera incapables du plus petit effort.

Rétamage du Q. de B.

**TROYES.** L'Union nationale, ramification troyenne de malfaiteurs de la haute, vait requisitionné l'immonde Q. de Villala-Repère pour une conférence à laquelle ne devaient entrer que la racaille jésuitarde et bo rgeois.

Quoique la conférence fût tout ce qu'il y a plus privé un copain avait réussi à s'y faufiler et à y obtenir la parole.

Seulement, il lui en a coûté ! Lorsque les jésuites l'ont entendu chier le Q. de B. une trentaine de larbins ont été commandés pour l'assommer ; le gas s'est tellement débattu qu'il s'en est tiré sans trop d'avaries.

Par exemple, à la sortie, les bons bougres ont pris leur revanche : Socialistes et anarchos marchaient carrément et ils ont foncé sur la racaille comme dans le beurre.

Quand Q. de B. a sorti sa hure, il n'a eu que le temps de s'enfuir dans une guimbarde pour mettre sa pourfiture à l'abri, — et les cailloux de pleuveur comme grêle !

C'était gondolant. Turlèlement, la bonne police républicaine a fait son devoir : elle s'est mis du côté des jésuites et de Q. de B. contre le peuple.



SUISSE

*L'hospitalité suisse.* — Nino Samaja est toujours au bloc. Le bandit de la gouvernance helvétique ne sont pas encore fixés sur ce qu'ils vont faire de lui.

Vont-ils le poursuivre ? Ils le peuvent en lui appliquant la « loi scélérate » suisse, poadue à l'instar de nos lois scélérales, en 1894. Seulement, il s'agit qu'ils n'osent pas commettre une telle crapulerie. En ce cas, ils se borneraient à expulser leur victime, sans le rendre à l'Italie.

N'importe ! Quel que soit le sort que la gouvernaille suisse réserve à Samaja elle n'y gagnera que de se faire m'priser un peu plus.

BELGIQUE

*Grève générale en perspective.* — Il y a une sacrée agitation, tant du côté d'Anvers que dans la région de Charleroi.

C'est d'abord les coupeurs de verre qui se sont fichus en greve, ce qui entraîne le chômage de presque tous les verriers.

D'autre part, à Anvers, les patrons tirent des plans de lock-out ; ces scélérats cherchent à démoraliser leurs ouvriers, en les jetant sur le pavé et en fermant les usines.

Les scélérats en seront pour leurs frais. Les prolos ne perdent pas de temps et, si les capitales mettent leurs menaces du lock-out à exécution, il s'en suivra la grève de tous les bagnes où se travaille le fer.

C'est qu'en effet, en Belgique comme en France, ce riche ferment de révolte qu'est l'idée de Grève Générale, se développe épatamment : l'esprit de solidarité s'éveille chez les travailleurs et ils comprennent que ce n'est seulement par une action concertée, simultanée et chambardeuse que les capitales seront vaincs.

L'idée de Grève Générale va, gagnant du terrain, toujours et toujours. Tant et si bien, qu'un de ces quatre mais, les bourgeois — et aussi les bons bougres — seront étonnés de son extension : il suffira d'un rien pour que le mouvement s'engrène, — et ça partira de tous les côtés à la fois !

AUTRICHE-HONGRIE

*La grève des mineurs* est toujours au même point : le charbon continue à manquer, les faux frères qui turbent encore sont excessivement peu nombreux et tous les projets de conciliation et d'arbitrage ont échoué.

Les exploiters ne veulent rien savoir de la journée de huit heures, ni de l'augmentation de 20 pour 100 que réclament les grévistes.

Les capitales ont tort d'être si intraitables, car les mineurs sont bons princes ; ils pourraient exiger tout et ils se bornent à quelques babioles.

Qu'auraient dit les capitales si les mineurs avaient exigé leur abdication de ca-

vitalistes et la restitution aux travailleurs les mines et de tout l'outillage ? C'est pour le coup que les richards l'auraient trouvée n'aurait-elle pas ?

**RUSSIE**

**Complot nihiliste.** — Notre bon allié, le bar de toutes les Russies, continué à être le « Petit Père » de son peuple en expédiant tous les bons bougres qui trouvent déguenassés en despotisme, — non plus en Sibérie, parés que ce patelin, grâce au chemin de fer, devient trop peuplé et pas assez éloigné, — mais dans des pays où il fait le plus froid de la boule ronde, au si près du Pôle que possible, tout au nord de la Chine.

Quand on a appris en France que la Sibérie ne serait plus un lieu de déportation, tous les torchons déroulés, kif-kif le « Transigeant », ont glorifié l'humanité du tsar.

L'humanité de ce des-pote est du même calibre que la bon ne foi des feuilles publiques et nationalistes.

La plus récente fournée de bons bougres fut l'ont se geler au détroit de Behring a été rafée à Pétersbourg pendant la dernière quinzaine. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a eu des chies d'arrestations et on ajoute que ces arrestations se rattache-raient à la découverte d'une récente cons-piration nihiliste à Varsovie.

Qui a protesté en France ? Qui s'est indi-gné contre ces rafes crapuleuses ? Personne !

Ambrose Humbert qui, il y a belle lu-rette, gueulait contre les tsars, est aujour-d'hui un des lèche-boites de l'ambassade russe... et il n'est pas unique en son genre !

**FLAMBEAUX ET BOUQUINS**

— **CONTRE LA JUSTICE** est le troisiè-me bouquin — recueil des articles pu-bliés par Clemenceau dans « l'Aurore » sur l'affaire Dreyfus, édité chez Stock.

Dreyfus est libre, son affaire est liqui-dée et il s'agit de savoir quelle impression ce populo conservera du chabonais de ces dernières années ?

Il a vu les cochonneries de l'Etat-Major et a appris à mépriser et haïr le militaris-me.

Mais ce dent Clemenceau ne se doute pas assez c'est que « l'Affaire » aura été — une fois de plus ! — une leçon pour le po-pulo : il aura eu l'occasion de constater que les bourgeois, si libéraux qu'ils se pro-blament, sont de rudes poseurs de lapins.

Combien, parmi les dreyfusards se sou-venaient qu'ils promirent — après la libé-ration de Dreyfus, — de « atteler d'arra-che-pied à la libération » victimes des « lois scélérates » ?

— Toujours chez Stock ! **L'UNIQUE ET LA PROPRIETE**, par Max Stirner.

Max Stirner, un rude penseur allemand qui écrivit son bouquin il y a une cinquan-taine d'années — et creva de misère après avoir été lâché par tous ses amis qui trou-vaient ses idées trop « avancées ».

C'est qu'en effet Max Stirner n'y allait pas avec le dos de la cuillère : il dépitait toutes les croyances, tous les dogmes, tous les principes et sur leurs ruines campait l'individu.

La philosophie de Stirner est une des premières manifestations de la philoso-ophie anarchiste.

Il y a quelques semaines, aux éditions de la « Revue Blanche » paraissait une tra-duction de ce même bouquin : **L'UNIQUE ET SA PROPRIETE**.

Abondance de traductions ne nuit pas ! Seulement, la traduction de la « Revue Blanche » a un défaut, c'est de coûter sept francs le volume — tandis qu'on peut s'of-frir celle de Stock pour 3 fr. 50.

Je sais bien qu'on peut faire valoir que le papier de l'une est plus beau... Foutaise que cela ! Il faut des bouquins bon marché, — meilleur marché même que 3 fr. 50.

— **LES DIALOGUES A BYZANCE**, de Julien Benda (édités par la « Revue Blan-che ») sont inspirés par l'affaire Dreyfus et farcis de moelle substantifique. « L'Affaire » y prend déjà le recul historique et les divers incidents qui servent de thème au bouquin ne sont que le point de départ de considérations générales.

**Communications**

**Paris**

**CONFÉRENCE** organisée au profit du jour-nal « les Temps Nouveaux », salle des So-ciétés savantes, rue Serpente. Mardi 13 fé-vrier, à huit heures et demie du soir.

**CONFÉRENCE**, par André Girard, avec le concours de divers camarades.

Chaque carte d'entrée donne droit à la tombola gratuite, qui sera tirée à l'issue de la conférence.

Prix d'entrée, un franc. On peut se procurer des cartes aux bu-reaux du « Libertaire ».

**GRUPE DE PROPAGANDE ANTMILI-TARISTE DE PARIS.** — Dans sa séance du jeudi 1<sup>er</sup> février 1900, il a décidé de continuer le tirage du placard intitulé « Crimes mili-taires » et relatant l'assassinat du discipli-naire Grenier.

L'affichage a eu lieu dans le Faubourg-Antoine, à Belleville, Courcelles, Grenelle, Plaisance, dans le dix-huitième et en divers endroits de Paris. Partout il a produit des résultats qui incitent le groupe à continuer avec plus d'ardeur que jamais la campagne qu'il a entreprise.

**BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBER-TAIRE**, 26, rue Titon. — Samedi 10 février, E. Bourgogne : l'Œuvre des bibliothèques d'éducation libertaire ; lundi 12, Henry Rainaldy : Les faiseurs de ténébres ; mercredi 14, E. S. R. J. : L'Education considérée comme moyen révolutionnaire ; samedi 17, Elle Murmain : La Réforme et les Anabaptis-tes.

Dimanche 18 à deux heures et demie précises, Octave Mirbeau lira les « Manuels Bor-gers ». Conférence par Pierre Quillard.

**BIBLIOTHEQUE D'ETUDES SOCIALES DES EGAUX**, 85, rue de Courcelles. — Ouverte tous les soirs. Lecture samedi 10 février, Mur-main : Les luttes de la théologie ; samedi 17, L. F. Buttery : L'amour libre de Charles Al-bert.

**CERCLE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE DE BELLEVILLE**, 81, rue Julien-Lacroix. — Vendredi 9 février : Ramon Sanchès : L'uni-que et sa propriété ; samedi 10, Lucienne Ma-rin : L'hygiène, l'alcoolisme ; dimanche 11 à deux heures Janvion, à huit heures et demie, Papillon : La guerre et le militarisme ; lundi 12, Mme Kaufmann : Le féminisme ; mercredi

14, Gelinck : Tolstol et son œuvre ; jeudi 15, A. d'Iris : Contre l'individualisme.

**BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBER-TAIRE DU XVIII<sup>e</sup>**. — Salle Coudere, rue Léon, 1, Vendredi 9 février, Janvion : Les ori-gines de l'être vivant ; dimanche 11, soirée familiale, causerie par Prost sur : Les primi-tifs d'Elle Rebus ; vendredi 15, Delesalle : Les syndicats et les anarchistes.

Adresser les communications concernant la bibliothèque, au compagnon Poinçon, 22, rue des Roses.

**Banlieue**

**LES QUATRE-CHEMINS.** — Les libertaïres des Quatre-Chemins, Pantin, Aubervilliers, se réunissent tous les dimanches au local du groupe.

**SAINT-DENIS.** — Cercle libertaire d'études et bibliothèque. — Dimanche, à huit heures et demie du soir, réunion salle Conroy, 88, rue de Paris.

Le congrès anti-parlementaire de 1900. Le compagnon Noël Paris lira « L'ennemi du peuple », d'Henrik Ibsen.

**Province**

**COMBES-LA-VILLE.** — réunion, tous les dimanches, à quatre heures de l'après-midi, à la Bibliothèque d'éducation libertaire, café du Rocher.

Les camarades et les groupes de Seine-et-Marno, sont engagés à entrer en relations avec les amis de la Bibliothèque.

**AMIENS.** — Samedi 17 février à huit heures et demie du soir salle de l'Alcazar, grande soirée familiale privée, organisée par les Amiénois. Causerie par Libertad sur : « Notre chemin de croix ».

Farandoles enfantines. Chants et bal.

**SAINT-ETIENNE.** — Les camarades sont in-vités à se rendre à la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 11 février, à sept heu-res et demie du soir, au local habituel du groupe. Le samedi 10, réunion habituelle.

**SOUSCRIPTION**

Pour graisser le tire-pied du Père Peinard

**ESSEN.** — Chirne, 2 francs ; Paul Davin, 1 franc ; P. Boufarick, 0 fr. 50.

**LILLE.** — Arc Fernand, 0 fr. 25 ; pour mar-cher ferme, 0,25 ; Henri Dhorr, 1 franc.

**GIVORS.** — Un qui rêve à la société anar-chote, 0,25 ; A bas la calotte, 0,25 ; A bas l'armée, 0,25 ; Un va-nu-pieds, 0,25 ; Un qui voudrait voir les autorités dans la merde, 0,25 ; Suisse P., 0,25 ; Un qui aime la liberté, 1,25 ; Un révolutionnaire, 0,25 ; Le Rols, 0,25 ; Une gueule noire, H. Durand, 0,25 ; Un bec, Robert, 0,25. Total : 2 fr. 75.

Lanoire, la Réole, 1 fr. 05, B. Persan, 0,60.

**SPRING VALLEY.** — Groupe des affaires, 5 dollars ; Des compagnons de Spring Val-ley, 4 dollars ; Germinal Group, 5 dollars ; A. Hunépe, 1 dollar. Total : 15 dollars.

P. Troye, 0,50. — D Nancy, 1 fr. — M. Vine-zu, 2 fr. — L rue Alphonse, Paris, 1,50 — L group libertaire de Brest, 2 fr. — M. Nonan court (par T. M.), 0,50.

Collecte faite chez le bistr : Chabaille, 15 — Devard, confrères gniat, 0,50. — Josse, 0,50 E. Tacheux, 0,50. — Laroche, 0, 0. — Hidou 2<sup>e</sup> — Contr., 0,25. — Bourdon, 0,50. — Féral, 0,25. — Deroche, 0,50. — Fo usse, 0,25. — Blan-rue, 0,25. — Huidou, 0,25. — Fischer, 0,50. — Luch, 0,50. — Boissel, 0,50. — 7,50.

**LE MAN3.** — En souvenir d'un camarade dis-paru trop tôt, sa compagne et sa fille, 0,25. — Un bouit, 0,34. — Un anticlérical, 1 fr. — Pour graiser le tire-pied, 0,20. — Sedola, 50 — Une chèvre aimée, 1 fr. — Un bouc sans cornes 1 fr. 65 — Total, 5 fr.

L'imprimeur-Gérant, Louis GRANDIDIER 123, rue Montmartre, Paris

**HISTOIRE SOCIALISTE**

(1789-1900)

Sous la Direction de **JEAN JAURÈS**

**JEAN JAURÈS** (Constituante et Législative)  
**JULES GUESDE** (Convention jusqu'au 9 thermidor)  
**GABRIEL DEVILLE** (du 9 thermidor au 18 brumaire)  
**BROUSSE** (du 18 brumaire à l'éna)  
**TUROT** (d'léna à la Restauration)

**VIVIANI** (la Restauration)  
**FOURNIÈRE et ROUANET** (règne de Louis-Philippe)  
**MILLERAND** (la République de 1848)  
**ANDLER et HERR** (le second Empire)  
**JEAN JAURÈS** (la Guerre Franco-Allemande)

**DUBREUILH** (la Commune)  
**JOHN LABUSQUIÈRE** (3<sup>e</sup> République 1871-1885)  
**GÉRAULT-RICHARD** (1885-1900)  
**JEAN JAURÈS** (Conclusion. — Le Bilan social du XIX<sup>e</sup> siècle)

10 CENT. LA LIVRAISON ILLUSTRÉE (deux par semaine)

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

50 CENT. LE FASCICULE (40 pages texte et dessins)

La 1<sup>re</sup> et la 2<sup>me</sup> Livraisons réunies sous Couverture Partout 5 centimes

Pour recevoir franco les 10 premiers fascicules (2 par mois) envoyer 5 fr. en timbres ou mandat. JULES ROUFF & C<sup>o</sup> Editeurs, Cloître Saint-Honoré, PARIS.

LE PÈRE PEINARD, parait le Dimanche

AUX CONSCRITS



« Quel chouette sous-off. je vais faire ! »